

« Les échos de la Rubanerie » numéro 48 – Janvier 2014

Bulletin de liaison et d'informations du Musée de la Rubanerie cominoise, rue des Arts, 3, 7780 Comines-Warneton. larubanerie@yahoo.fr

Meilleurs vœux enrubannés !

Il est de coutume, en début de chaque nouvelle année, de souhaiter le meilleur aux gens que l'on aime. Soucieuse de respecter cette tradition, toute l'équipe du Musée de la Rubanerie cominoise espère donc que cet an neuf vous apportera tout ce que vous désirez, en commençant par la santé et des myriades d'éclats de rires pour faire la nique à un monde souvent nombriliste et désabusé !

Parmi les surprises rubanières concoctées pour 2014, il en est deux qui nous tiennent particulièrement à cœur car s'inscrivant à la fois dans le devoir de mémoire et dans notre désir de vous faire découvrir le patrimoine laborieux textilien autrement. Dès le mois de mai, notre nouvelle grande exposition retracera la vie de l'industrie cominoise et de ses civils durant les quatre années de la Grande Guerre, tandis qu'en septembre, John Bulteel installera ses « Tranchées » dans la salle des Marmousets. Avouez qu'en termes de mises en bouches, les rubaniers vous ont placé les petits plats dans les grands !

A vous accueillir chez nous !

Olivier CLYNCKEMAILLIE
Conservateur du Musée de la Rubanerie cominoise



« Houthulst 1914-1918 », ruban du souvenir (MRc1514).

Histoire(s) de navette et de canette.

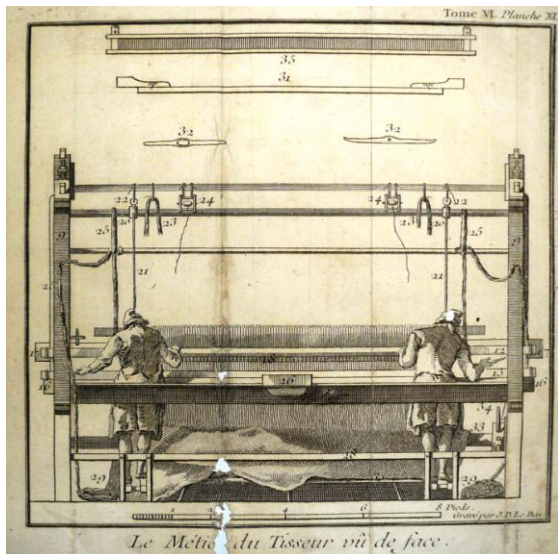
Dans le numéro du mois de décembre, nous vous avons proposé une approche lexicale des termes rubaniers « épeule », « navette » et « canette ». Notre propos se terminait par une précision liée à la qualité du bois servant à confectionner ces pièces. Mais qu'en disent les autres ?



Le nouveau « Savoir-faire... Et faire savoir ! » :
une belle idée d'étoffes à un prix démocratique.

Quelques décennies après l'abbé Pluche, au sein de son « Encyclopédie méthodique » de 1785, dans l'article dévolu à la définition du mot « navette », Charles-Joseph Pancoucke (1736-1798), suiveur de Diderot et d'Alembert, précise : « *Tout bois très dur, très sec, de fibres très courtes, qui est lourd et susceptible d'un beau poli, est propre à faire des navettes. Le buis, de tous les bois de nos climats, ou plutôt de nos contrées, est celui qui réunit le plus & au plus haut degré, ces diverses propriétés ; c'est aussi celui qu'on emploie partout à cet usage. On fait des navettes depuis trois pouces jusqu'à dix ou douze pouces de longueur : toutes celles qu'on lance à la main ont d'ailleurs la forme qui*

convient le mieux à leur passage direct, facile et prompt dans l'ouverture de la chaîne. C'est pour cela qu'on éloigne la direction de leurs bouts de celles de leurs quatre faces principales, faisant toutes converger celles-ci ; en éloignant cependant les bouts plus du côté de la navette, qui, dans le travail, peut toucher le peigne : c'est pour la même raison, c'est pour éviter les frottements le plus qu'il est possible, que l'on contourne les navettes, & qu'on les évide en-dessous, jusqu'à les percer à jour dans certains cas. »



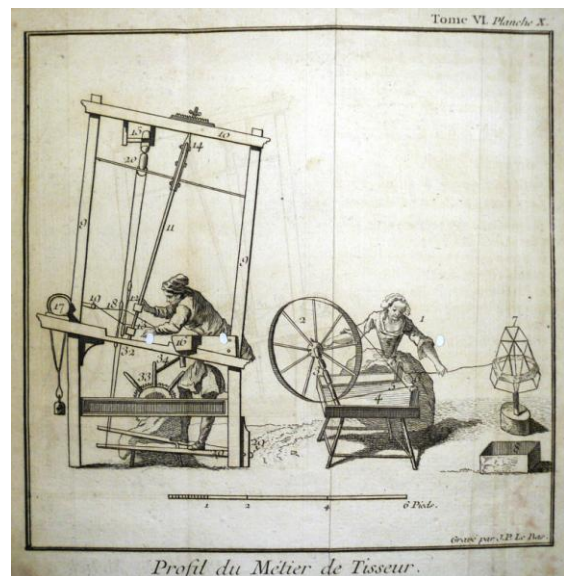
« Le métier du tisseur, vu de face », planche XI du « Spectacle de la nature » (1746) de l'abbé Pluche.

Ce paragraphe de Pancoucke, en plus d'expliciter la nature du bois usité pour le façonnage de la navette et de se référer aux actions qu'elle accomplit sur le métier, peaufine bien l'approche de Pluche dans son « Spectacle de la nature » et celle de Diderot et d'Alembert pour l'« Encyclopédie », en mettant en évidence la complémentarité de ces trois œuvres incontournables du XVIIIème siècle.

Après avoir défini la navette, l'abbé Pluche précise que « l'époulin ou épolet est un petit roseau sur lequel on a dévidé une juste quantité de trame, & qui roule sur la fuserolle », cette dernière étant « une brochette de fer qui passe dans l'époulin & qu'on couche avec l'époulin dans la poche de la navette : on l'y loge, on l'y maintient, & on l'en tire selon qu'on laisse agir un petit ressort dans un sens ou dans un autre sur le bout de la fuserolle. La navette glissant dans la chaîne, c'est une nécessité que le fil de trame qui s'échappe de côté par un trou de la navette & qu'on a arrêté à la lisière se déroule de dessus l'époulin qu'il

fait tourner à mesure que la navette court. L'époulin épuisé fait place à un autre, dont on se contente de présenter le bout à l'extrémité du fil précédent sans rien nouer, & seulement en ménageant le jet de la navette pour être sûr de tenir les deux bouts de la trame rapprochés. »

Ici, il est clair que Pluche décrit un modèle de navette déjà bien évolué par rapport à l'ustensile originel où le fil de trame était simplement enroulé, via deux encoches au niveau des pointes de l'objet, au centre de la navette. Par ailleurs, si le tome VI du « Spectacle de la nature » date de 1746, il semble que Pluche n'ait pas connaissance de l'invention révolutionnaire de John Kay (1704-1780) : la navette volante. Créée en 1733, cette dernière a permis de tisser des étoffes sur de plus grandes largeurs. En effet, avant l'apparition du système de Kay, le tisserand ne pouvait réaliser que des draps dont la largeur correspondait à peu près à l'amplitude de ses bras déployés. Pour tisser plus large, un second collaborateur était nécessaire afin d'attraper la navette (ce qui est d'ailleurs bien visible sur la planche XI).



« Profil du métier du tisseur, vu de face », planche X du « Spectacle de la nature » (1746) de l'abbé Pluche.

Musée de la Rubanerie cominoise
 Centre de la Rubanerie cominoise asbl
 Rue des Arts, 3, 7780 Comines-Warnton
 Tél : 056/ 58 77 68 ou 056/ 48 55 95
museedelarubanerie.comines@yahoo.fr ou larubanerie@yahoo.fr
 Editeur responsable : Olivier Clynckemaillie, rue des Arts, 3, 7780 Comines-Warnton






Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles et du Ministère du Tourisme de Wallonie.
 Le Musée de la Rubanerie cominoise a obtenu le label « Wallonie Destination Qualité I ».